

## **LES REPRÉSENTATIONS DU MONDE AU MOYEN AGE**

### **MYTHOLOGIE, IDÉOLOGIE, CARTOGRAPHIE**

J'emprunterai l'introduction de cette séance à celle que le géographe arabe Ya`qûbî, qui écrivait à la fin du IX<sup>e</sup> siècle, donne à son ouvrage, le *Livre des Pays*, description des provinces de l'empire islamique : « Si je commence par l'Iraq, écrit Ya`qûbî, c'est uniquement parce qu'il est le centre de ce bas monde, le nombril de la terre. Je mentionne en premier lieu Bagdad, parce qu'elle est le cœur de l'Iraq, la cité la plus considérable, qui n'a d'équivalent ni à l'Orient ni à l'Occident de la terre. Tous les peuples du monde y possèdent un quartier, un centre de négoce et de commerce : c'est pourquoi l'on y trouve réuni ce qui n'existe dans aucune ville au monde ».

Se représenter le monde depuis son centre exact, Bagdad, est sans doute un choix d'évidence pour Ya`qûbî. Comme la plupart des grandes civilisations, la civilisation de l'Islam se pensait en effet au Moyen Age comme occupant le centre du monde habité (l'oikoumène), les autres peuples de la Terre se distribuant autour d'elle, à distance plus ou moins grande. Y voir un effet de l'égoïsme des hommes serait un peu trop simple. Des faits objectifs soutiennent la position de Ya`qûbî : les dimensions de l'empire de l'Islam dont il est l'un des hauts fonctionnaires, empire qui s'étire de l'Atlantique à l'Asie centrale et à l'ouest de l'Inde ; le caractère universel acquis par la langue dans laquelle il s'exprime, l'arabe, langue de l'État, du droit, de la religion et de la culture savante, adoptée par les élites de l'ensemble de l'empire, bien au-delà des limites de ce que nous appelons aujourd'hui le monde arabe ; l'importance prise par Bagdad, enfin, l'une des villes les plus peuplées au monde au X<sup>e</sup> siècle avec sans doute 400 000 habitants.

Mais ces faits objectifs n'expliquent pas tout. D'autres éléments entrent en considération dans la représentation que Ya`qûbî se fait du monde : des éléments proprement idéologiques (la promesse de domination universelle que recèlait l'islam à son origine, promesse non aboutie mais qui a des conséquences très concrètes, nous y reviendrons, sur la diplomatie par exemple), mais aussi des éléments scientifiques, l'état des connaissances géographiques et la façon dont astronomes et géographes organisent leurs connaissances dans un schéma explicatif global. Il nous faudra ainsi expliquer pourquoi Bagdad occupe, en effet, le centre du monde.

Les représentations que les hommes du Moyen Age se faisaient du monde doivent ainsi être comprises à la croisée de trois ordres de fait : la mythologie qu'ils invoquent pour expliquer leur place dans l'histoire de l'humanité ; l'idéologie dont ils investissent leurs relations avec les autres sociétés, avec l'altérité en général ; la cartographie symbolique ou savante par laquelle ils donnent une forme intelligible au monde, à l'espace que partagent les hommes.

### **1. L'empire chinois : « tout ce qui se trouve sous le Ciel »**

*Tiān Xià* : sous le Ciel. C'est ainsi que dans la culture impériale chinoise, l'empire était désigné – expression que l'on traduit parfois par *Empire céleste*. L'empereur de Chine était par définition « le maître de tout ce qui se trouve sous le Ciel ». L'appellation d'*Empire du milieu* était en revanche utilisée par les pays voisins de la Chine. Quant au mot *Chine*, que l'on retrouve en arabe, en turc et dans la plupart des langues européennes, il est sans doute dérivé du nom de l'empereur Qin qui au II<sup>e</sup> siècle avant notre ère unifia politiquement pour la première fois les pays de culture chinoise.

Dans la cosmogonie chinoise, le Ciel est un cercle, mais la Terre est un carré. Or un cercle ne couvre pas entièrement un carré : ce qui est « sous le Ciel » est territoire de l'empereur et les angles qui ne sont pas « sous le Ciel » sont des terres impropres à la civilisation, peuplées de barbares. Une autre représentation était également en vogue dans la culture impériale : l'oïkoumène, la terre habitée par les hommes, se présente comme une série de carrés emboîtés. L'empire occupe le carré central, il incarne la civilisation par excellence. Les pays qui vivent sous l'influence culturelle directe de l'empire, comme le Japon ou la Corée occupent le deuxième carré. À mesure que l'on s'éloigne du carré central, c'est bien évidemment le degré de civilisation qui décline.

Une telle représentation du monde, sino-centrique, avait des conséquences sur la façon dont les autorités chinoises pensaient leurs relations avec les autres pays. Tous les souverains du monde qui entraient en contact avec la cour impériale étaient considérés comme des vassaux de l'empereur. L'établissement de relations officielles supposait l'envoi d'une ambassade à la cour (à Kaifeng puis Hangzhou sous les Song, X<sup>e</sup>-XIII<sup>e</sup> s., à Nankin au XIV<sup>e</sup> s., à Pékin à partir du XV<sup>e</sup> siècle), apportant à l'empereur un tribut sous forme de marchandises précieuses (des épices ou des chevaux, par exemple). En échange de ce tribut, l'ambassade repartait avec un sceau impérial, symbole de la soumission de leur pays à l'empereur, mais également avec des marchandises particulièrement recherchées : porcelaines chinoises ou soies. Ce système du tribut avait un double avantage : tout

en maintenant la fiction idéologique de la domination universelle de l'empereur, il rendait possible des relations commerciales régulières et l'échange de marchandises entre la Chine et le reste du monde. Ainsi, les peuples des steppes, Mongols et Jurchen, quand ils ne menaçaient pas directement la Chine (la dynastie mongole des Yuan, fondée par Qubilaï le petit-fils de Gengis Khan, a régné sur la Chine pendant un siècle, de 1271 à 1368), venaient échanger en Chine des chevaux contre du sel et du thé.

Dans la culture impériale, influencée par la pensée de Confucius, l'empire devait se suffire à lui-même. Aussi les sujets chinois qui s'établissaient hors de l'empire (la diaspora chinoise est très active dans l'océan Indien, particulièrement en Indonésie, déjà au xv<sup>e</sup> siècle) étaient-ils considérés comme des hors-la-loi, à qui l'on offrait parfois de faire amende honorable et de retourner au pays. Réciproquement, si des non-chinois vivaient en Chine, en particulier des Mongols, ils prenaient systématiquement un nom chinois : sous la dynastie des Mings (1368-1644), c'était même une obligation légale. Pour autant, ce sino-centrisme ne signifiait pas un désintérêt pour le monde extérieur : une école de traducteurs était entretenue à la cour et les ambassadeurs systématiquement interrogés sur leur pays d'origine. Au début du xv<sup>e</sup> siècle, cet intérêt pour le monde donna lieu à une politique volontariste d'exploration maritime et d'expéditions militaires, sous le règne de l'empereur Yonglè (1402-1424), dont nous aurons l'occasion de reparler.

## **2. La Chrétienté : le monde dans l'histoire du salut**

On appelle Chrétienté l'espace où la religion chrétienne, le christianisme, dans ses différentes formes (les dissidences doctrinales et nationales sont innombrables, le « manteau du Christ » n'est pas resté longtemps sans couture) est devenue hégémonique et influence la vie sociale autant que la vie culturelle et spirituelle. Avec les conquêtes arabes du vii<sup>e</sup> siècle qui ont fait passer les anciennes provinces romaines de Syrie, d'Égypte, d'Afrique et d'Espagne dans le giron de l'islam, et avec l'expansion du christianisme au-delà des limites de l'ancien empire romain (dans les îles Britanniques, les pays germaniques, la Scandinavie), les limites spatiales de la Chrétienté se confondent peu ou prou au Moyen Age avec ce que nous appelons aujourd'hui l'Europe.

La Chrétienté médiévale a hérité des connaissances géographiques gréco-romaines et de l'idéologie impériale romaine. L'empereur byzantin qui règne à Constantinople, et qui jusqu'en 1453 s'est considéré comme l'empereur des Romains (*Basileus ton romaion*), considérait les autres souverains comme des membres de sa famille soumis à son autorité paternelle, frères ou cousins

plus ou moins éloignés en fonction de l'importance qu'il convenait de leur accorder. Seul l'empereur de l'Islam, le calife, ne pouvait entrer dans ce système et était considéré comme un égal.

Mais aussi vivace qu'ait été le souvenir de l'empire romain, l'extrême division politique de la Chrétienté a favorisé une autre vision du monde, portée par la seule institution dont l'autorité ait été reconnue peu ou prou partout et par tous, l'Église. De fait, la représentation que les hommes se faisaient du monde dans l'Europe médiévale était indissociable de l'histoire sainte. L'humanité, avec laquelle Dieu a noué une nouvelle alliance (le Nouveau Testament) en lui sacrifiant son propre fils, attend maintenant la fin des temps, le retour du Christ en gloire (la Parousie), la résurrection universelle et le Jugement dernier. L'oikoumène, l'espace habité par les hommes, est lui aussi traversé par cette histoire qui doit conduire au salut de l'humanité et qui voit pour le moment s'affronter les forces du bien et les forces du mal. L'affrontement avec l'islam est ainsi l'une des clés majeures de la représentation que les chrétiens du Moyen Age se faisaient du monde. Au-delà des pays d'islam se trouvait en effet un roi chrétien, que l'on appelait le Prêtre Jean, et dont l'alliance permettrait un jour de prendre l'islam à revers et de le vaincre définitivement. Ce Prêtre Jean, les hommes du Moyen Age l'ont rêvé en Asie, à l'heure des grandes conquêtes mongoles du XIII<sup>e</sup> siècle, puis, devant la déception de la conversion des Mongols à l'islam, dans le royaume chrétien d'Éthiopie. Ainsi, l'une des motivations principales de l'exploration des côtes africaines par les navigateurs portugais au XV<sup>e</sup> siècle était de trouver un moyen de contourner l'islam et de nouer l'alliance qui permettrait de le prendre en tenaille.

Dans cette géographie du salut, Jérusalem joue bien évidemment un rôle central. Lieu de la crucifixion du Christ, de sa mort et de sa résurrection, la Jérusalem terrestre est le lieu exact où s'annonce l'avènement de la Jérusalem céleste, le Royaume des Cieux qui n'accueillera que les justes. Le pèlerinage armé parti d'Europe en 1096 qui aboutit à la conquête de Jérusalem au dépens des musulmans en juillet 1099, ce que nous appelons la première croisade, devait hâter le retour du Christ. La reconquête de Jérusalem par Saladin en 1187 a retardé le moment tant attendu.

Cette représentation du monde est magnifiquement illustrée par les grandes mappemondes qui ornaient au Moyen Age les murs des monastères et des palais princiers. La mappemonde d'Ebstorf a une histoire particulière. Réalisée sans doute vers 1235, mesurant 3,5m x 3,6 m., peinte sur 30 peaux de chèvre cousues ensemble, elle ornait le cloître de cette abbaye bénédictine située

en Allemagne ; elle fut retrouvée par hasard en 1830, roulée sur une armoire et fut détruite lors des bombardements de la seconde guerre mondiale. On en conserve toute de même deux fac-simile réalisés à la fin du XIXe siècle.

Comme sur la plupart des cartes réalisés en Europe au Moyen Age, l'oikoumène (l'ensemble des terres habités) est représenté par un cercle entouré par l'Océan. N'allons pas croire que les hommes du Moyen Age pensait que la Terre était un disque plat : lettrés et savants savaient parfaitement qu'elle avait la forme d'une sphère. Mais on pensait que l'oikoumène n'occupait qu'une partie de cette sphère, une moitié ou un quart, que l'on représentait de manière conventionnelle par un cercle. La sphère terrestre comprenait certes d'autres terres émergées, mais on s'accordait à penser qu'elles étaient inhabitées, suivant en cela le savant grec Aristote qui postulait un froid ou une chaleur extrême sur les autres portions de la sphère terrestre (théorie des climats), suivant en cela également le principe de l'universalité de l'Évangile censé avoir été annoncé par les Apôtres du Christ à l'ensemble des hommes. Malgré l'autorité de la tradition aristotélicienne et de la tradition chrétienne, nombreux furent les savants qui s'interrogeaient sur l'existence d'hommes aux Antipodes (littéralement, les pieds opposés aux nôtres), de l'autre côté du monde connu.

Quoiqu'il en soit, le monde connu se divisait en trois continents : l'Europe et l'Asie séparées par le Tanaïs (le Don), et l'Afrique séparée de l'Europe par la Méditerranée. La mappemonde est orientée à l'est, puisque c'est là que se trouve le Paradis et le point de départ de l'histoire sainte. On y remarque la figure du Christ qui domine l'ensemble de la carte, mais c'est en fait son corps entier (le « corps glorieux » du Christ ressuscité) qui encadre le dessin du monde, ses mains et ses pieds occupant les trois autres points cardinaux. Le monde, (l'espace des hommes) ne raconte pas autre chose que l'histoire sainte. Aussi, le centre du cercle, centre parfait du monde, se trouve-t-il à Jérusalem, une Jérusalem terrestre bien matérielle et non spirituelle, ce pour quoi elle apparaît sous la forme du carré de ses murailles (où l'on aperçoit le Christ se levant de son tombeau).

Il serait trop simple de railler les tracés imprécis (comme le cours du Nil, qui tourne plein est) ou les proportions improbables des continents. La mappemonde n'a pas pour fonction de représenter le monde tel qu'il est réellement. Elle en est en revanche à la fois l'allégorie (d'où le choix d'une forme géométrique parfaite) et l'encyclopédie. La mappemonde d'Ebstorf comprend ainsi 2 345 vignettes, textes ou images, citations bibliques mais également toponymes, inventaire des lieux et des créatures

qui peuplent le monde. La carte n'est pas seulement une image, elle est un livre ouvert sur la Création divine et le destin de l'humanité.

Ce type de représentation du monde ne sera pas concurrencée en Europe avant le xv<sup>e</sup> siècle et la redécouverte de l'œuvre du grand astronome grec Claude Ptolémée (m. vers 168). Dans le monde islamique en revanche, on a su bien plus tôt revivifier l'œuvre de Ptolémée et la confronter au progrès des connaissances astronomiques et géographiques.

### **3. L'Islam au centre de l'oïkoumène**

L'islam, religion monothéiste prêchée en Arabie entre 610 et 632 par le Prophète Muhammad a donné naissance en quelques décennies à un immense empire (des rives de l'Atlantique à celles de l'Indus) et à une civilisation nouvelle, synthèse de toutes les cultures anciennes des pays intégrés à l'empire, que l'on nomme également Islam. En quittant l'Arabie pour conquérir de nouveaux pays et les soumettre à la Loi divine, les cavaliers arabes voulaient étendre le « Territoire de l'Islam » (Dar al-Islam) aux dimensions de l'oïkoumène. Pour cela, il leur fallait porter la guerre chez les Infidèles jusqu'à obtenir leur soumission. Une première vision du monde s'est ainsi formée à l'époque des conquêtes arabes, opposant le Dar al-Islam et le Dar al-Harb, le territoire de la guerre. Aucune paix n'est envisageable avec les Infidèles, mais seulement éventuellement une trêve, avant que ne reprenne la guerre jusqu'à soumission de l'adversaire. Cette représentation binaire du monde est restée présente pendant des siècles dans le droit et la diplomatie – pas de traité de paix mais seulement des trêves temporaires, éventuellement reconduites pendant des décennies. Mais avec l'essoufflement des conquêtes arabes et la stabilisation des frontières de l'empire au VIII<sup>e</sup> siècle, un nouveau rapport au monde s'est affirmé, plus apaisé, fondé sur le développement des échanges commerciaux et une meilleure connaissance de l'autre.

Ce n'est sans doute pas un hasard si le savoir géographique le plus élaboré du monde médiéval s'est développé dans l'empire islamique. C'est en Irak en effet, dans le courant du ix<sup>e</sup> siècle, que fut traduite en arabe l'œuvre du savant alexandrin Claude Ptolémée (mort vers 168), œuvre à la fois astronomique et géographique. Ce savoir essentiellement théorique, hérité de l'Antiquité grecque, fut actualisé par les recherches astronomiques menées dans les observatoires construits en Syrie, à Damas et Raqqa. Mais c'est surtout un savoir empirique qui s'est développé à la même époque, à la croisée des préoccupations de l'administration (les connaissances des itinéraires et des étapes sur les routes de l'empire, pour le bon

fonctionnement de la poste, *barid*) et de l'expérience des voyageurs, rapportant de leurs périples des observations concrètes sur les productions de chaque province et le mode de vie de ses habitants. L'ampleur spatiale de l'empire islamique et l'extension des réseaux marchands au-delà des limites de l'Islam (il y a de nombreux marchands arabes et persans à Canton, en Chine) ont favorisé le développement d'une véritable science géographique en langue arabe fondée sur la théorie grecque des climats et sur l'expérience de terrain des voyageurs.

Dans cette perspective, des cartes telles que la mappemonde d'al-Idrîsî doivent être comprises non comme une image réaliste du monde, mais comme un schéma d'ensemble permettant d'articuler dans l'espace l'ensemble des connaissances géographiques rassemblées sur les sept climats de l'oikoumène. Chez al-Idrîsî, qui compila à Palerme le *Livre de Roger* pour le roi normand Roger II de Sicile, vers 1154, la description suit l'ordre des climats, chacun étant divisé en 10 sections, soit au total 70 sections : c'est le tableau du monde le plus élaboré du Moyen Âge. On s'en fera une idée dans le résumé qu'en donne Ibn Khaldoun en introduction à sa théorie de l'histoire des sociétés.

[lecture et commentaire : centralité de l'Islam, inégalité des races en raison de leur position dans l'oikoumène, représentation non confessionnelle du monde]

#### **4. Une nouvelle image du monde : la cartographie européenne du xv<sup>e</sup> siècle**

En Europe, la navigation connaît un essor spectaculaire à partir du XIII<sup>e</sup> siècle, avec l'adoption d'inventions chinoises comme la boussole et le gouvernail d'étambot déjà utilisées par les marins arabes et persans dans l'océan Indien, avec l'usage de l'astrolabe également, cet instrument qui permet de calculer la position du navire en mesurant la hauteur des astres par rapport à l'horizon (connu des Grecs mais très largement perfectionné par les Arabes). Cet essor de la navigation, en Méditerranée principalement, a suscité en retour des progrès considérables en matière de cartographie nautique, sous la forme de cartes-portulans indiquant les directions et les vents. Mais cette cartographie pratique à l'usage des navigateurs n'est pas en elle-même porteuse d'une représentation globale du monde. C'est avec la redécouverte de la Géographie de Ptolémée à la fin du XIV<sup>e</sup> siècle, par des savants grecs à Constantinople, bientôt établis en Italie, que se forge une nouvelle image du monde, laquelle, sans être radicalement différente des représentations plus anciennes, ressemble désormais beaucoup à celle qui nous est familière.

Mais le xv<sup>e</sup> siècle ne voit pas seulement la naissance de l'humanisme, ce mouvement intellectuel et savant qui tente de repenser l'homme et le monde en s'appuyant sur le savoir des Anciens. C'est aussi le siècle des grandes navigations océaniques des marins portugais puis espagnols, dont nous reparlerons. La mappemonde de Henricus Martellus Germanus, cartographe allemand établi à Florence entre 1480 et 1496, témoigne d'un remarquable effort de synthèse entre la géographie grecque classique de Ptolémée, redécouverte depuis moins d'un siècle, et l'expérience des navigateurs de la péninsule ibérique.

[description et commentaire]

**Épilogue : la carte du monde de Piri Re'is (1513).**